

## « LA RENCONTRE DE CLUNY »

(*Les Lettres Françaises*, n° 1232, 2-8 mai 1968)

*L'article qu'on peut lire ci-dessous est le premier écrit de réflexion publié à l'âge adulte. Il a été précédé, dans un autre domaine, par deux plaquettes de poèmes édités respectivement en 1965 et 1966<sup>1</sup>, et même, aucun commencement n'étant jamais absolu, par quelques petites interventions dans des publications d'école ou de lycée. En lui-même, cet article ne me semble pas d'un contenu particulièrement riche. Si je le fais figurer ici, c'est parce qu'il témoigne d'un moment singulier, et aussi en raison des circonstances, tout de même un peu remarquables, de sa publication.*

*Durant l'année universitaire 1967-1968, âgé de vingt et un ans, j'ai préparé un « mémoire de maîtrise » consacré à Georges Bernanos, sous la direction officielle du professeur Bernard Guyon, alors doyen de la Faculté de Lettres d'Aix en Provence, mais en bénéficiant du pilotage effectif de Raymond Jean, maître-assistant ou maître de conférences, je ne sais plus, dans cette même Faculté. Je reviens sur ce travail plus loin, dans la rubrique qui lui est consacrée. Le débat littéraire était alors intense, en particulier sur les méthodes de la « nouvelle critique », avec l'affrontement tout récent entre anciens et modernes quant aux voies d'approche de la littérature. Le bouillonnement s'était vite étendu, et nous étions passionnés de sciences humaines, autour de ce qu'on appelait le « structuralisme ». En vérité, celui-ci entraînait dans l'époque de sa critique, voire de son dépassement, mais on ne s'en était pas toujours avisé. Au cours de cette année, j'ai eu l'idée, un peu surprenante, d'adresser une petite proposition méthodologique à ce qui était alors, sauf erreur, le Centre d'Études et de Recherches Marxistes, organisme lié au Parti communiste, dont j'étais un militant actif. À ma surprise, ce bref envoi d'un jeune étudiant me valut une réponse rapide, avec la proposition d'étoffer le texte pour en faire la matière d'un article à paraître dans *La Pensée*<sup>2</sup>. J'étais très fier de cet écho, qui allait me faire*

---

<sup>1</sup> D.G., *Éblouissance* (1965) et *La Longue Saison* (1966), Éd. de la Salamandre (Guy Chambelland éditeur).

<sup>2</sup> Je reviens sur ce texte dans la rubrique ci-dessous, consacrée à l'article « Sur les tâches de la critique », publié peu après dans la revue *La Pensée*.

*entrer dans le cercle admiré des chercheurs. À la même période, j'ai été invité, je ne sais plus exactement par qui – c'était évidemment lié à ce premier contact – à participer au premier colloque organisé par La Nouvelle Critique, revue du parti communiste, les 16 et 17 avril 1968, dans la petite ville de Cluny. Le thème du colloque était « Littérature et linguistique ». Je n'avais pas encore vingt-deux ans.*

*À ce colloque, j'allais retrouver Raymond Jean, qui y participait aussi. Une sorte d'amitié nous liait. Très proche du parti communiste, dont j'étais un dirigeant étudiant – à Aix, mais également sur le plan « national » –, il avait été mon professeur de littérature, et suivait mon travail avec attention. S'était établie entre nous une authentique sympathie, qui naviguait entre littérature et politique, et à laquelle nous sommes ensuite restés fidèles, malgré la distance géographique et les chemins d'activités divergents. Nous avons vécu ensemble ces journées clunisiennes. Je ne sais pourquoi ni comment, il me semble bien que nous avons fait en commun la route de retour vers Aix, peut-être dans sa voiture. Il m'a dit alors avoir promis à l'hebdomadaire Les Lettres Françaises un compte-rendu de ces journées, mais après-coup souhaitait que je l'écrive et le signe. La raison était simple : le chaudron théorique bouillait à haute intensité, et avec modestie et humour Raymond Jean prétendait ne pas y reconnaître tous les ingrédients. C'était un authentique littéraire, intelligence alerte et plume fine, qui s'intéressait aux questions de réflexion générale, mais la surchauffe avait atteint à Cluny une température extrême où il me disait en souriant manquer parfois d'air. Il avait ajouté, sans perdre sa bonhomie, que j'étais sans doute un des rares à avoir compris quelque chose à l'intervention de Julia Kristeva – figure centrale du colloque<sup>3</sup>. Souriant aussi, mais tout de même fier du compliment, j'ai accepté, et c'est ainsi que l'article a vu le jour.*

*À son propos, je voudrais ajouter deux évocations. La première est liée à la très forte signification qu'avait pour moi – et que conserve encore – cette publication dans Les Lettres Françaises. L'hebdomadaire avait traversé des épisodes peu glorieux, voire sinistres, pendant les fureurs staliniennes. Mais je n'en savais pas grand-chose, et à l'époque dont je parle, dirigé par Aragon – poète qui depuis mes quinze ans me soulevait d'enthousiasme, par sa sensibilité, mais aussi sa métrique – il valait à mes yeux comme symbole et moteur d'ouverture au monde, de liberté poétique et*

---

<sup>3</sup> J'ai évoqué ces événements dans l'introduction à *Livraison et Délivrance* (Belin, 2009), mais en m'attachant surtout au deuxième colloque de Cluny, « Littératures et idéologies », qui eut lieu en 1970, et fut pour moi mouvementé.

*artistique, d'engagement civique et moral. Adolescent enivré d'émancipation, je l'avais découvert, sans doute guidé par mon frère aîné qui défrichait devant moi les chemins de la vie. Aujourd'hui même, avec sous les yeux le numéro dont il s'agit, je reste ébloui par ce cahier hebdomadaire si abondant, diversifié, convoquant de si belles signatures, qui pouvait afficher chaque semaine un tel panorama d'intérêts culturels et politiques tressés. La bannière verte qui lui servait d'en-tête porte une fraîcheur et un panache intacts. Ce m'est donc une véritable joie que d'être entré, tout jeune homme, dans le travail littéraire, par une pleine page de ce journal-là.*

*Le deuxième étonnement rétrospectif tient à la date du numéro. L'histoire personnelle, et collective, ne sont parfois pas avares de ces conjonctions quasi-romanesques, qu'on trouverait presque forcées sous une plume d'écrivain. La livraison des Lettres (comme on disait alors, affectueusement) qui marque un commencement si tranché dans mon histoire est datée « Du 2 au 8 mai 1968 ». Inutile de dire qu'en écrivant ce compte-rendu, et lorsqu'il a été mis sous presse, ni moi ni aucun d'entre nous n'avions la moindre idée de ce qui allait se produire, pendant les jours ainsi datés. Tout nous y conduisait pourtant. Mais nous n'allions le comprendre que plus tard – et peut-être n'avons-nous pas encore épuisé, à ce jour, la tâche d'interpréter ce qui a commencé, et ce qui a fini, dans les mois et années mémorables qu'inaugurait cette semaine.*

*Raison de plus pour légitimer cette republication par la seule raison qui vaille : le fait de porter témoignage sur l'éclosion d'un temps, qui fut, et d'une autre façon continue d'être, le nôtre.*

*(mai 2020)*

## La rencontre de Cluny Linguistique et littérature

Ce fut une de ces « rencontres » dont on sort difficilement intact, en ce sens que toutes les convictions y acquièrent, au moins, le besoin de se reformuler et de s'approfondir. Et M. Thomas Aron, présentant une communication pourtant très convaincante, pendant la dernière séance, traduisait ce sentiment général en avouant quelque gêne de proposer là un texte « pré-clunisien », c'est-à-dire construit et élaboré avant le colloque, alors qu'un jour et demi de débats avaient fait considérablement mûrir certaines questions. La rédaction de « La Nouvelle Critique » pouvait donc très légitimement se féliciter, à l'issue des travaux, d'avoir été à l'initiative d'une confrontation marquée, sans aucun doute, par l'extrême richesse et le niveau très élevé de toutes les contributions, mais aussi peut-être, comme on va tenter de le montrer ici, par l'avènement d'une problématique assez neuve.

Car on aurait tort de voir dans ce colloque une réédition de tentatives antérieures, comme celle de Cérisy par exemple. Pour les jeunes chercheurs qui étaient réunis là, le débat entre ancienne et nouvelle critique appartient au passé, et le thème général de la rencontre « Littérature et linguistique », pourtant gigantesque à bien des égards, avait au moins ce mérite de préciser que la question inaugurale des travaux était bien celle que Marcelin Pleynet devait formuler en ces termes : « La linguistique est-elle, ou non, le lieu privilégié de déchiffrement du discours littéraire ? » et, quelle que soit la réponse qu'on y apporte, comment apprécier la portée de l'utilisation du modèle linguistique dans les études littéraires ? Tout au moins, c'était bien là la question inaugurale, même si elle devait être, comme nous le croyons, transformée par le cours des travaux.

En définitive, au-delà des mérites et qualités propres à chacun, et pour tenter de clarifier les choses, nous croyons pouvoir dire que, de l'ensemble des contributions, se dégagait une confrontation entre trois orientations principales : une critique thématique, une investigation structurale, et une théorie de l'écriture textuelle. De sorte que Raymond Jean, posant au tout début des travaux la question : « Qu'est-ce que lire ? » et s'interrogeant sur la notion de « lisible » préfigurait bien des préoccupations des participants, en les appelant à rendre compte des fondements et modalités de leur démarche, soit en dernier ressort du type de lecture que chacun met en œuvre. Sa communication devait, en conséquence, éclairer certaines dimensions

méconnues de l'activité de lecture, trop souvent conçue comme un procès univoque et linéaire, en mettant en particulier l'accent sur l'importance du regard, de l'investigation de la page comme espace visuel.

Un premier groupe de contributions se référait donc essentiellement, pensons-nous, à une critique de type thématique. Nous voulons parler des travaux de MM. Guedj<sup>4</sup>, Jitrick, Meschonnic, Aron, Bonnefis et Mme Ubersfeld. À notre sens il s'agissait là de tentatives de lecture synthétisante, globale, se donnant pour objet de penser l'unité d'une œuvre à partir de certains thèmes récurrents, et des procès d'association de ces thèmes. Il n'est pas indifférent de constater que ces communications abordaient toutes un domaine précis, le plus souvent une seule œuvre : c'était le cas, par exemple, de la très remarquable lecture de Borgès par M. Jitrick. D'un point de vue de méthode, il nous semble que la contribution la plus représentative de ce type de démarche fut celle de M. Guedj, qui proposa une investigation très pénétrante des « structures du monde picaresque », à partir de Lesage, et dans une perspective qui nous a semblé évoquer, de manière très personnelle, mais néanmoins assez nette, l'œuvre de Jean-Pierre Richard.

Cependant, et c'est en cela sans doute qu'on peut déceler une tendance très significative, la plupart de ces travaux se déportaient sensiblement du domaine thématique, se trouvant en quelque sorte en déséquilibre avec lui, pour tenter de rejoindre d'autres types de recherche, marqués par le souci d'une formalisation plus rigoureuse. À propos de Hugo, Dumas, Racine, les interventions de M. Meschonnic, Mme Ubersfeld, M. Aron, même si elles demeuraient fondées, comme on le croit ici, sur un essai de lecture thématique totalisante dont M. Meschonnic donna un exemple très convaincant, tentaient toutes d'intégrer dans leur démarche les apports d'une critique structurale ou historique témoignant d'une exigence intéressante de renouvellement et d'enrichissement. M. Bonnefis en apporta sans doute la meilleure preuve, en proposant une lecture de « Mme Bovary »<sup>5</sup> qui utilise hardiment la distinction benvenistienne de discours et histoire.

Un second groupe de participants attestait des préoccupations largement dominées<sup>6</sup> par les acquis de la critique structurale. Entendons par là cette critique qui tente de formaliser le fonctionnement des énoncés littéraires par une utilisation rigoureuse des résultats et méthodes de la

---

<sup>4</sup> L'article dans *Les Lettres françaises* orthographe à deux reprises « Gueedj ». Je rectifie d'après les actes du colloque. (Mai 2020).

<sup>5</sup> Je respecte le graphisme et l'abréviation du journal. (Mai 2020).

<sup>6</sup> Je corrige une coquille, le journal portant : « dominés ». (Mai 2020).

linguistique saussurienne. Certains d'entre eux entreprenaient de se situer dans le « lieu » même de ce discours linguistique : c'est ainsi que M. Mitterand, qui dispose d'un impressionnant matériel statistique sur les romans de Zola, en proposait un ordonnancement fondé sur les méthodes de la lexicologie structurale, qui permette de délimiter les apparitions des différents lexèmes d'un champ donné (lexique du visage dans « Thérèse Raquin »). M. Klinkenberg proposa une typologie des écarts linguistiques qui, selon lui, définissent le discours littéraire. M. Jean Peytard, dans une communication très remarquée et vivement débattue, mit en lumière la différence entre le discours oral et le discours écrit, à partir d'une utilisation des concepts linguistiques qui définissent les modalités de l'acte de communication.

Cependant, parmi ceux des participants orientés vers une semblable recherche, certains proposèrent une mise en œuvre des concepts de la linguistique structurale sur un champ d'application plus vaste, qu'on pourrait délimiter grossièrement comme étant celui de la spécificité des énoncés littéraires. Ce fut le cas de M. Colin, qui tenta une approche formelle des structures du récit dans le roman policier, de Denis Guénoun, et surtout de Jean-Louis Houdebine, sur la communication duquel on s'arrêtera un instant. Pour M. Houdebine en effet, qui est fortement influencé par la méthodologie de A.-J. Greimas, il est possible d'utiliser l'acquis linguistique pour parvenir à une définition du texte littéraire, non pas sur le modèle linéaire qui caractérise la communication verbale selon Saussure, mais comme un système de significations en réseau, c'est-à-dire comme un espace. M. Houdebine fonde son argumentation sur la théorie linguistique des niveaux, selon laquelle le sens n'est produit que par l'articulation-intégration des niveaux phonique, morphématique, syntagmatique du discours et, d'autre part, sur le modèle en réseau proposé par Greimas pour la description du plan du contenu. En cela, M. Houdebine témoignait d'une exigence de dépassement de la méthode structurale-distributionnelle dont on aurait mauvaise grâce à nier qu'elle fut ressentie, sinon exprimée, par de nombreux participants au colloque. En cela aussi, il ouvrait la voie à une confrontation avec les thèses du groupe « Tel Quel ».

Les recherches menées par le groupe de la revue « Tel Quel » devaient en effet largement influencer les travaux du colloque et cristalliser bien des discussions autour de trois problèmes fondamentaux qu'on va tenter de préciser ici.

Le premier type de questions fut surtout abordé par Mme Julia Kristeva, dans une contribution dont on s'accordera à dire, croyons-nous, qu'elle fut la plus importante de toutes celles entendues au cours de ces deux jours. Il s'agit, en dernier ressort, d'une remise en cause radicale des modèles de scientificité issus de la pénétration de la méthode structurale dans les sciences humaines. Cette remise en cause s'opère dans une double direction : tout d'abord, on se propose de dépasser l'isolement de l'objet linguistique institué par la méthode saussurienne, en posant les principes d'une sémiotique généralisée, apte à penser les divers champs historiques comme textes, et donc à rendre compte des fonctions intertextuelles qui les associent. Par ailleurs, on critique la construction linéaire de l'objet linguistique instaurée par le structuralisme, et Julia Kristeva devait proposer, dans l'esprit de son récent travail sur Roussel<sup>7</sup>, une investigation du texte littéraire utilisant la problématique chomskienne, et en particulier la distinction entre modèle de compétence (productivité textuelle) et modèle de performance. On comprendra aisément l'enjeu scientifique d'une telle recherche, marquée, semble-t-il, par la rencontre de la pensée de Marx avec l'investigation sémiotique et divers courants de la réflexion contemporaine, on citera Lacan ou Derrida.

Mais les travaux du colloque devaient précisément montrer que l'enjeu « scientifique » n'épuisait pas la question, dans la mesure où cette recherche se pense comme apte à faire la théorie d'une pratique donnée : l'écriture textuelle, laquelle la revendique comme « seule habilitée à lui donner sa réalité et ses significations »<sup>8</sup>. Et c'est bien ce qui apparut avec la communication de Philippe Sollers, dont M. Mitterand devait dire à juste titre qu'elle marquait « un des grands moments de ce colloque ». Et, reconnaissons-le, on n'oubliera pas facilement des moments comme celui-là. Sollers « parla » en effet à propos de son récent livre « Nombres », en éclairant certains modes de fonctionnement de ce texte, mais en situant le « Je » dont il était question, non pas comme celui d'un auteur commentant son œuvre, mais comme celui d'un des acteurs du texte, sur le devant de la scène de l'écriture. Et Sollers devait clore (?) son intervention en donnant lecture du dernier texte de ce livre, dont nous nous risquerons à dire, quitte à choquer l'antiesthétisme de l'acteur en question, qu'il était à proprement parler « très beau ». Quoi qu'il en soit, la jonction était ainsi opérée avec le travail de l'ensemble du colloque, confirmant ce point de vue de Sollers

---

<sup>7</sup> *Communications* n° 11, Éditions du Seuil. (Note du texte original.)

<sup>8</sup> Philippe Sollers, *Logiques*, Éditions du Seuil. (Note du texte original.)

selon lequel « la théorie de l'écriture textuelle se fait dans le mouvement de la pratique de cette écriture »<sup>9</sup>.

On voit donc que cette recherche aboutissait très directement à tenter de repenser l'historicité des faits littéraires, et s'y attachèrent MM. Jean-Louis Baudry et Marcelin Pleynet, ainsi que M. Venturini, dont la contribution sur la fin du Moyen Age italien devait à bien des égards recouper ces préoccupations. Jean-Louis Baudry proposa une lecture idéologique de l'œuvre de Saussure, en dégagant dans la problématique du signe et de sa valeur définie dans un procès d'échange des caractéristiques idéologiques qui sont, de son point de vue, comparables à celles que Marx devait irréductiblement dépasser dans le domaine de l'économie politique, et qui amènent à fétichiser un produit, l'œuvre, au détriment de l'activité productive dont il est le dépôt. Mais c'est certainement Marcelin Pleynet qui en donna la démonstration la plus convaincante, à propos de la lecture d'Eugène Sue par Marx<sup>10</sup>. Son analyse aboutissait, pensons-nous, à substituer au traditionnel concept de « contenu idéologique » d'une œuvre celui d'« activité idéologique » d'un texte, ce qui nous semble ouvrir la voie à un approfondissement très prometteur pour la recherche marxiste. En ce sens, et reprenant en quelque sorte par synthèse l'ensemble des travaux qu'on vient d'évoquer, il concluait sans équivoque en répondant à sa question inaugurale : « Linguistique et littérature ? Oui, sans doute. Entre autres. »

C'est bien à une confrontation originale qu'avait donc convié, en ces 16 et 17 avril, à Cluny, « La Nouvelle Critique », à laquelle s'étaient associés le Groupe de Recherches Interdisciplinaire Vaugirard et la revue « Tel Quel ». Et il fut certainement significatif de voir à quel point les conclusions de M. Appel-Muller, au nom des organisateurs, et de Mme Julia Kristeva, se rencontrèrent pour en souligner l'importance. La publication intégrale des travaux dans le numéro de juillet de « La Nouvelle Critique »<sup>11</sup> est donc appelée, nous semble-t-il, à un grand retentissement auprès de tous ceux que cette recherche concerne. Leur manquera seulement, mais on ne s'en plaindra pas ici, l'admirable cadre mis à la disposition du colloque par la municipalité de Cluny.

Denis Guénoun

---

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> In *La Sainte Famille*, Éd. Costes.

<sup>11</sup> Comme on s'en doute, la publication prévue fut quelque peu bousculée par les événements de ce printemps-là. Sur cette édition, voir ci-dessous la rubrique « A propos de l'analyse structurale des récits » consacré à mon intervention au colloque. (Mai 2020.)